

# LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant vingt-quatre pages et publiée chaque mois  
à Saint-Boniface, Manitoba

---

Abonnement: Canada et Etats-Unis, \$1.00 par an. — Etranger, 7 francs.

---

VOL. XXXII

DECEMBRE 1933

No 12

---

SOMMAIRE:—Lettre de Son Excellence Mgr Yelle — Circulaire au clergé — Communiqué sur le communisme — Sainte Bernadette — Hommage à Mgr Yelle — *Chronique diocésaine*: En voyage; Nominations; Monseigneur le Coadjuteur en visite — *Calendrier du mois* — *Histoire de l'Ouest*: Les Registres de la Colonie de la Rivière Rouge (suite); Lettres de Mgr Taché — *Nécrologie*.

---

## LETTRE PASTORALE

---

EMILE YELLE, P. S. S., PAR LA GRÂCE DE DIEU ET DU  
SIÈGE APOSTOLIQUE, ARCHEVÊQUE D'ARCADIOPOLIS,  
COADJUTEUR DE SAINT-BONIFACE.

*Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés religieuses  
et à tous les fidèles du diocèse de Saint-Boniface, salut  
et bénédiction en Notre-Seigneur.*

Nos Très Chers Frères,

Le 21 juillet dernier le Saint-Siège Nous nommait Coadjuteur de Son Excellence Mgr Arthur Béliveau, votre Archevêque très vénéré. Nous avons obéi au Souverain Pontife et il y a deux mois déjà que Nous vivons au milieu de vous.

Nous sentons vivement les responsabilités du salut des âmes dont les intérêts spirituels nous sont confiés, aussi-désirons-Nous faire plus complètement connaissance avec vous et Nous rendre compte personnellement des circonstances dans lesquelles vous avez à vivre.

En attendant que la divine Providence Nous en fournisse l'occasion Nous ne croyons pas devoir laisser passer les fêtes

de Noël et du Nouvel-An, sans vous exprimer, au moins en quelques mots, les sentiments de paternelle affection et de sacerdotal dévouement dont Notre coeur déborde envers vous tous.

Nous vous le disons en toute franchise, N. T. C. F., Nous n'avons pu réprimer une première impression de crainte et de frayeur à la pensée des responsabilités de l'épiscopat, surtout dans les temps difficiles que nous traversons. Ces responsabilités, Nous n'avions jamais pensé qu'elles auraient pu devenir Nôtres, et Notre genre de vie lui-même, pour ne rien dire de raisons plus personnelles, semblait Nous protéger contre l'honneur et la charge de l'épiscopat.

Mais le Seigneur, notre Maître, le Maître des agneaux et des brebis, Nous a fait la grâce de comprendre que Nous sommes prêtres non pour choisir Notre tâche et accomplir Notre propre volonté, mais bien pour servir la cause du Souverain Prêtre là où Il Nous demande de travailler et de la manière qu'Il Nous indique.

Aussi Nous sommes établi dès lors dans un sentiment de confiance sans borne en Celui qui est notre Maître et notre Sauveur, qui a promis son secours à tous ceux qui croient en sa bonté, à ses apôtres surtout et à leurs successeurs en les assurant de sa présence continuelle au milieu d'eux pour féconder leurs travaux et soutenir leur courage. "Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles" (1). "Ayez confiance, j'ai vaincu le monde" (2).

De cette profonde confiance en la Providence divine Nous avons voulu conserver le souvenir constant en l'exprimant dans Notre devise: Nous sommes les coopérateurs de Dieu dans le travail de la culture des âmes (3). Le champ que le Père céleste Nous confie, c'est vous-mêmes, N. T. C. F., c'est le domaine mystérieux de vos âmes où les semences de vie divine prennent racine, croissent et s'épanouissent sous l'influence fécondante des rosées célestes que Dieu seul peut répan-

(1) Matt. XXVIII, 20.

(2) Jean, XVI, 33.

(3) I Cor. III, 6-9.

dre sur nous. Ce champ privilégié nous tâcherons de le cultiver avec toute l'ardeur de Nos forces, tout le dévouement de Notre cœur; mais Nous ne perdons pas de vue que sans le secours de Notre Père céleste, sans la grâce de son Fils qu'Il a envoyé sur terre, Nous ne pouvons rien: Notre Père qui est aux cieux est le suprême agriculteur. C'est vers ce Père qu'est montée pour vous Notre première prière d'évêque, et c'est de Lui qu'est descendue sur vous Notre première bénédiction.

Le premier coup d'oeil que Nous avons jeté sur le champ de culture qui Nous est assigné, le premier contact qui s'est établi entre vous et Nous n'est pas de nature à diminuer cette confiance que Nous mettons en la divine Providence.

Nous savions déjà avec quel soin jaloux, les grands évêques qui ont illustré le siège de Saint-Boniface depuis plus d'un siècle, ont veillé sur vos intérêts spirituels. Nous trouvons partout les effets de leur sollicitude paternelle, Nous en découvrons une preuve non équivoque, et combien touchante, dans le respect filial, la confiance surnaturelle, l'ouverture d'âme, le désir des biens spirituels, que Nous avons constatés partout à Notre arrivée au milieu de vous. C'est là Nous n'en doutons pas, la disposition que le grand Apôtre Saint Paul appelait le "sens du Christ" (1): cette disposition c'est de l'âme de vos grands évêques qu'elle a passé dans votre vie.

Leurs exemples seront pour Nous un entraînement et une leçon; et Nous apprécions comme une grâce précieuse de venir travailler à côté de celui qui, atteint par l'épreuve, reste l'héritier de leur foi inébranlable, de leur esprit apostolique, de leur zèle épiscopal.

Cette confiance que Nous mettons en la divine Providence, Nous voudrions la voir partager par chacun d'entre vous: c'est Notre plus ardent souhait au commencement de cette première année que Nous consacrerons à votre service. Ah! Nous savons la difficulté des temps que nous traversons; Nous savons les préoccupations qui étreignent les parents incapables de subvenir aux besoins actuels et à l'avenir de leurs enfants, les souffrances des sans-travail, les inquiétudes de

---

(1) I Cor. II, 16.

tous les fidèles, le danger de déformations multiples que le chômage fait courir, surtout aux jeunes. Nous comprenons à toutes vos épreuves, avec Saint Paul Nous pouvons dire que Nous souffrons de vos souffrances, Nous ressentons comme une brûlure chacune de vos misères" (1).

En face de l'épreuve, en Nous rappelant que Nous avons la responsabilité de vos âmes, Nous éprouvons un pressant besoin de vous inviter à lever les yeux vers le Ciel d'où nous vient tout secours. Mettez dans votre prière toute la confiance que doit exciter en nos coeurs cette parole tombée des lèvres de l'Homme-Dieu qui s'adresse, avec un accent d'amour miséricordieux à chacun d'entre nous: "Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui ployez sous le fardeau et je vous soulagerai" (2).

L'épreuve n'a pas d'autre but dans les desseins de la Providence que de nous rappeler nos destinées surnaturelles, de redresser notre attention et nos affections vers Notre Père qui est au Ciel: et le vrai problème qui doit se poser pour tout chrétien fidèle, c'est encore plus de trouver la force de sanctifier l'épreuve que de chercher quelque moyen superficiel d'en sortir. Allons à Dieu avec une confiance ardente: on le reconnaît partout actuellement, et les Chrétiens auraient dû ne jamais l'oublier, lui seul peut nous fournir le secours efficace dont nous avons besoin.

Nous vous recommandons instamment, N. T. C. F., la prière.

Ne vous laissez pas entraîner et étourdir par les amusements déplacés en ces premières semaines de l'année qui précèdent le carême: la vraie joie n'est pas dans ces amusements. Vivons en Chrétiens si nous voulons que Dieu reconnaisse en nous le caractère de son Fils et nous fasse miséricorde.

Faites de vos devoirs d'état, de votre travail de chaque jour une prière, en l'offrant à Notre-Seigneur dans l'intention de vous unir à Lui, de Lui plaire, d'attirer la grâce sur vous. Faites de vos épreuves, de vos privations, de vos souffrances,

(1) II Corr. XI, 29.

(2) Matt. XI, 28.

une prière: unies aux souffrances de Notre-Seigneur, elles auront une force d'intercession qui gagnera le coeur de Dieu.

Ne vous contentez pas de la prière du bout des lèvres, superficielle et pharisienne: allez à Dieu comme à un Père et parlez-lui du fond du coeur avec un accent filial. Priez en famille, faites prier vos enfants et priez avec eux; unissez-vous autant que vous le pouvez à la grande voix de la prière de l'Eglise en assistant aux offices paroissiaux.

Et puis rappelons-nous le devoir de la charité fraternelle: nous sommes solidaires les uns des autres. Dans le champ du Père de famille, les âmes ressemblent aux tiges de blé de vos prairies: les unes sont pleines de force, droites et fermes, orientées vers le soleil, sensibles aux moindres influences célestes; ces âmes savent profiter de l'épreuve pour se sanctifier.

D'autres sont minées par quelque invisible rouille spirituelle; imprévoyantes, prises par tous les souffles mauvais de la terre, elles sont malades sans le savoir, faibles sans souffrir de leur faiblesse, impuissantes à s'élever aux horizons de la foi; elles risquent de trouver dans l'épreuve le scandale qui les ruinerait définitivement. Que les prières des âmes plus fortes les aident et les soutiennent. Nous nous préoccupons de subvenir aux besoins de notre voisin qui souffre de la faim, et certes, nous avons raison, mais ne négligeons pas de venir au secours des âmes qui sont pauvres. Nous pouvons avoir à notre disposition l'aumône qui les sauvera, même si notre bourse est vide: c'est l'ardeur d'une âme en contact avec Dieu, qui comprend mieux ce qu'est le royaume intérieur que Notre-Seigneur est venu établir sur terre, et qui s'enflamme du désir de faire partager ses richesses à ses frères.

Priez donc pour que Dieu se laisse toucher et nous accorde le remède aux maux dont souffre la société; priez pour que la souffrance ne perde pas les âmes, mais les sauve; priez pour tous ceux qui détiennent l'autorité: en ces jours difficiles, leur tâche devient un très lourd fardeau; priez pour votre clergé, que Dieu le sanctifie de plus en plus; ayez un souvenir spécial pour Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, que Dieu lui accorde un prompt et complet rétablissement.

Cette demande instante de prière confiante, nous savons qu'elle sera comprise profondément par nos vénérés collaborateurs et par nos chères communautés religieuses. Les âmes consacrées spécialement au service de Dieu et à la sanctification de leurs frères, ont une obligation plus rigoureuse et plus douce à la fois, de comprendre et de pratiquer l'union à Dieu dans la prière et de venir au secours de leurs frères par leur charitable intercession.

Dans ces sentiments Nous demandons à Dieu de bénir pour vous tous la nouvelle année. Que cette année jubilaire de la Rédemption ne se termine pas sans que la divine miséricorde se soit abondamment manifestée à la terre pour nous arracher à nos misères, sans que les fruits abondants de la Passion du Sauveur aient enrichi vos âmes.

Sera la présente lettre pastorale lue au prône des églises et chapelles où se fait l'office public, et au chapitre des communautés religieuses le premier dimanche après sa réception.

Donné à Saint-Boniface le jour de la Nativité de Notre-Seigneur en l'année jubilaire de la Rédemption, 1933, sous Notre seing et sceau et le contreseing de notre Secrétaire,



† EMILE YELLE, P. S. S.  
Archevêque d'Arcadiopolis  
Coadjuteur de Saint-Boniface.

ANTOINE D'ESCHAMBAULT, Ptre,  
Secrétaire

## Circulaire au Clergé

Archevêché de Saint-Boniface,  
Le jour de Noël 1933.

---

Mes chers Confrères,

L'hiver précoce m'a empêché de rencontrer plusieurs d'entre vous, que j'espérais visiter chez eux dès les premières semaines qui suivirent mon arrivée à Saint-Boniface. J'aurais désiré me rendre compte par moi-même et plus rapidement des différents besoins du diocèse, des problèmes qui se posent à votre attention, des difficultés que vous avez à surmonter, de l'état des fidèles que vous avez à sanctifier: ce sera partie remise au printemps. En attendant je serai toujours heureux de vous rencontrer à l'Archevêché et de causer avec vous de tout ce qui intéresse votre ministère.

Mais je ne peux pas laisser passer le premier de l'an sans vous exprimer mes vœux de bonne année en ajoutant un mot à la lettre pastorale que vous recevrez par le même courrier.

Une bonne année pour un prêtre, c'est celle qui le rapproche de l'idéal qu'il a fixé à sa vie au jour de son ordination: l'année sera bonne pour vous si vous restez vitalemement greffés sur la vigne qu'est le Christ, si vous vivez profondément, pour vous-mêmes et pour les autres des richesses spirituelles renfermées dans votre sacerdoce: c'est là le plus ardent de mes souhaits à l'adresse de tous les prêtres du diocèse.

Soyons prêtres entièrement et à fond, soyons sincères envers Dieu et envers les âmes, et notre année sera bonne et nous serons heureux. Cette fidélité sacerdotale est la condition fondamentale et indispensable de la bonté de nos années et du bonheur de notre vie de prêtres: tout le reste viendra par surcroît. Nous répondrons ainsi par notre vie même au besoin le plus pressant qu'ont actuellement les fidèles: voir maintenir sous leurs yeux bien fermement les perspectives surnaturelles de la vie chrétienne.

Nous ne devons pas, sans doute, nous désintéresser des problèmes multiples et difficiles que posent pour nous et pour les fidèles, les embarras de notre temps, mais prenons garde d'oublier le principal pour l'accessoire: restons unis à Notre-Seigneur, restons sous le rayonnement immédiat de son action bienfaisante, et maintenons par nos exemples et nos enseignements, les fidèles en contact avec le Maître dont nous sommes les ministres et les représentants. Notre Sauveur continue à travers les siècles de l'histoire, comme autrefois à travers les champs de Palestine, à passer en faisant du bien à ceux qui croient en Lui, qui crient vers Lui, qui touchent le bord de son vêtement: il guérit les plaies des âmes, il soulage ceux que le fardeau de la vie écrase, il calme les inquiétudes, il fortifie les faibles, il entraîne les fervents: restons sur son chemin avec ceux qui nous sont confiés!

C'est le résumé des vœux que je forme pour vous au commencement de cette nouvelle année: ces vœux, je les dépose dans le cœur du Sauveur Enfant, et je le prie de les exaucer, en répandant sur vous dans leur pleine abondance, ses sacerdotales bénédictions.

Vous trouverez, à la suite de la lettre pastorale que j'adresse au diocèse, le texte du communiqué des archevêques et évêques du Canada sur le communisme et la situation actuelle au Canada, vous voudrez bien lire ce communiqué à vos fidèles si vous ne l'avez déjà fait. A ce sujet, je désirerais être mis au courant des tentatives de propagande communiste ou socialiste dont vous pourriez avoir connaissance, sur le territoire que vous avez à desservir.

Vous voudrez bien, pour l'année 1934, continuer à dire l'oraison impérée "pro infirmo" à l'intention de Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface.

Vous avez dû recevoir les blancs des comptes-rendus financiers et des rapports sur l'état des paroisses pour 1933. Je vous prie instamment de mettre tous vos soins à remplir ces feuilles avec précision et clarté. Nous avons absolument besoin pour la bonne administration du diocèse de pouvoir compter sur l'exactitude de ces renseignements pratiques très précieux; et c'est pour vous un devoir, ce doit être un besoin.

de connaître parfaitement l'état de vos paroisses et de vos missions.

Je vous renouvelle, très chers Confrères, mes souhaits de sainte année et je vous assure de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur, souverain Prêtre.



† EMILE YELLE, P. S. S.  
Archevêque d'Arcadiopolis  
Coadjuteur de Saint-Boniface.

\* \* \*

*Communiqué des Evêques  
sur le communisme*

---

S. E. le Cardinal Archevêque de Québec, les Archevêques et Evêques du Canada, réunis à Québec en assemblée plénière, ont considéré comme un devoir d'attirer l'attention des catholiques sur quelques points de particulière importance. Ils ont conscience également de répondre à l'attente de leurs fidèles, désireux de connaître la pensée de leurs chefs spirituels et de recevoir une direction.

Ils constatent avec regret que dans ce pays, naguère si paisible, il y a des signes de mécontentement et d'agitation, suite naturelle de la crise économique qui fait naître chez plusieurs des préoccupations parfois douloureuses. Ce mécontentement et ces préoccupations ont été largement exploités, ici ou là, par la propagande communiste.

Ils sont frappés du désarroi des esprits devant l'épreuve. Les uns, alors même qu'ils n'ont aucune attache aux doctrines du communisme, donnent cependant à ses méthodes et à son esprit un appui certain, soit qu'ils soulèvent les foules par des revendications exagérées et imprudentes, ou qu'ils entre-

prennent de régler par eux-mêmes, en dehors et au-dessus des lois, des questions d'ordre public qui ne sont pas de leur ressort. Chez d'autres, il y a tendance à faire bon accueil, sans une réflexion suffisante, aux doctrines et aux systèmes qui s'offrent à résoudre la crise dont nous souffrons. Il faudrait de la patience, permettre à la société de se remettre peu à peu des secousses qu'elle éprouve depuis vingt ans. La hâte d'en finir incline trop souvent vers des solutions plus ou moins sûres, des hommes dont il faudrait attendre plus de mesure et de prudence. Ici encore l'on peut toucher du doigt les conséquences malheureuses de cette inactivité prolongée que les conditions économiques nous imposent.

Ils regrettent surtout que trop de catholiques méconnaissent la puissance sociale des vertus chrétiennes. Les périodes de prospérité développent des appétits de jouissance et de vie facile, et celle que nous avons connue avant 1929 a modifié profondément nos moeurs traditionnelles. Ils sont rares en vérité ceux qui n'en ont pas subi les entraînements. Le retour à la vie normale serait beaucoup plus rapide, si, pour leur part les catholiques remettaient courageusement en honneur les vertus évangéliques. Ces vertus comportent un rayonnement salutaire qui profite à la société tout entière.

C'est pourquoi l'assemblée des Archevêques et Evêques a cru nécessaire, en s'appuyant sur la parole même du Pape, de rappeler aux catholiques quelques vérités utiles :

1) Le communisme soviétique demeure interdit à un catholique. Il est la négation radicale de la doctrine et de la morale de l'Eglise, et même de tout concept religieux. Tous ont encore à l'esprit les termes sévères dont Pie XI l'a caractérisé : "Le communisme poursuit ouvertement et par tous les moyens, même les plus violents, une implacable lutte des classes et la suppression complète de la propriété privée. A la poursuite de ce but, il n'est rien qu'il n'ose, rien qu'il respecte : là où il a pris le pouvoir, il se montre sauvage et inhumain à un degré qu'on a peine à croire, comme en témoignent les épouvantables massacres et les ruines qu'il a accumulées dans d'immenses pays de l'Europe orientale et de l'Asie."

Le Saint-Père ajoute un grave avertissement: "Nous ne pouvons voir sans une profonde douleur l'incurie de ceux qui, apparemment insouciants de ce danger imminent, et lâchement passifs, laissent se propager des doctrines qui, par la violence et le meurtre, vont à la destruction de la société tout entière."

Vouée à un échec certain si elle eut été isolée du reste du monde par une ligue de salut public et dès le début, l'entreprise des soviets n'a pu se maintenir que par la naïveté des uns et la cupidité des autres. Trop d'intellectuels se sont laissé prendre aux mirages trompeurs de la Cité nouvelle et ont contribué à endormir les appréhensions populaires. Les soviets ont une façon de faire concurrence au commerce légitime, en réduisant par le travail forcé et le rationnement tyrannique et cruel de leur main-d'oeuvre le prix de revient de leurs marchandises. Les ouvriers de ce pays accepteraient-ils de bon coeur un pareil régime? Les soviets pourraient-ils eux-mêmes le maintenir s'il ne rendait possible des gains énormes, et en voyant comment l'Occident leur apporte sa collaboration technique, son appui, son silence et son or, l'on a l'impression qu'il travaille de ses mains à sa propre ruine.

2) Le socialisme n'est pas un remède efficace à nos malheurs. Le Pape a distingué avec soin les diverses formes qu'il a prises depuis cinquante ans. Il dégage nettement la part d'erreur et de vérité qu'il contient. Mais il formule un jugement d'ensemble qui doit être la règle de pensée d'un catholique. A ceux qui lui demandent "de décider si le socialisme est suffisamment revenu de ses fausses doctrines pour pouvoir être admis sans sacrifier aucun principe chrétien", le Pape répond: "Voulant dans Notre sollicitude paternelle, répondre à leur attente, Nous décidons ce qui suit: Qu'on le considère soit comme doctrine, soit comme fait historique, soit comme action, le socialisme, s'il demeure vraiment socialisme, même après avoir concédé à la vérité et à la justice ce que nous venons de dire, ne peut pas se concilier avec les principes de l'Eglise catholique: car sa conception de la société est on ne peut plus contraire à la vérité chrétienne."

Il dit encore de l'une des formes les plus dangereuses du

socialisme, que "le socialisme éducateur a pour père le libéralisme, et pour héritier le bolchévisme".

Il est important que les catholiques de ce pays soient sur leurs gardes. Il est rare que les systèmes ou les partis nouveaux qui sollicitent leur confiance se présentent à eux comme une erreur complète. Ils renferment souvent assez de vérité pour donner le change sur l'erreur. Il n'est pas non plus facile de saisir leur vraie pensée: les systèmes et les partis réagissent sous la pression des circonstances et n'offrent pas toujours une doctrine continue. Telle appréciation qui peut être juste aujourd'hui ne le sera plus demain. Un catholique réfléchi cependant n'est pas dépourvu à cet égard d'une mesure de jugement. Aux systèmes et aux partis, il peut à bon droit demander ce que devient, dans leur programme audacieux de nationalisation, le principe de la propriété privée; s'il n'est pas dangereux que leurs critiques et leurs revendications radicales provoquent la lutte des classes; si dans la société nouvelle qu'ils élaborent, il n'y a pas une conception exclusivement matérialiste de l'ordre social. Avant de s'embarquer dans une pareille aventure, un catholique qui connaît l'histoire canadienne se demandera de même avec quelque anxiété ce que deviendra la constitution qui garantit la légitime autonomie des provinces. Ne faut-il pas craindre que des hommes qui sont dans ce pays depuis à peine une génération n'en fassent trop bon marché? Il est essentiel que tous, prêtres et laïques, soient à cet égard, d'une absolue prudence.

3) Il importe enfin que prévalent les idées saines sur le capital. D'étranges confusions égarent parfois certains esprits, tout près de penser que le capital est mauvais en soi, et que la richesse est le fruit naturel de la malhonnêteté. Le capital est nécessaire, et quand il représente l'épargne ou le rendement normal d'une entreprise, il est légitime. Sur ce point et autant qu'on le peut, il ne faut pas permettre à l'opinion de se fourvoyer. Seulement nous nous trouvons en face d'un ordre de choses qui marque notre époque d'un caractère particulier. C'est l'époque de la concentration des richesses, des alliances économiques, du développement prodigieux du machinisme, de la rationalisation, de la surproduction. Est-ce à dire que

tout ce mouvement fébrile vers la richesse se soit produit sans abus? Le penser serait mal connaître la nature humaine qui, laissée à elle-même, possède tant de ressources pour le mal. Après avoir posé les distinctions opportunes, marqué nettement son souci de ne pas procéder par des généralisations injustes, le Pape énumère avec une courageuse énergie les conséquences funestes d'un pareil régime. En se tenant aux conséquences d'ordre moral l'on pourrait signaler avec lui, comme l'ont fait d'ailleurs d'éminents économistes, la racine même de nos malheurs, à savoir, une passion vieille comme le monde et qui a trouvé dans les circonstances présentes un terrain extrêmement favorable à son développement: la cupidité, la recherche du gain et des profits immodérés. "Cette cupidité, dit-il dans son Encyclique *Caricate Christi*, de laquelle naît la mutuelle défiance qui stérilise les relations des hommes entre eux; l'odieuse jalousie qui fait considérer comme un dommage pour soi tout avantage d'autrui; le mesquin individualisme qui utilise et subordonne tout à son avantage propre."

Tous ces enseignements du Père commun indiquent clairement aux catholiques dans quel sens ils doivent pousser leur action. Le moment est venu où toutes les forces chrétiennes de ce pays doivent se mobiliser et s'exercer pour le bien.

1) La lutte contre le communisme doit être intense; par la propagande sous toutes les formes, par les oeuvres de jeunesse, il faut préserver notre pays de cette contagion.

2) Soyons soucieux de faire échec aux idées plus ou moins subversives et d'apaiser le malaise général par la pratique personnelle des vertus chrétiennes. Il est sûr que de la part de ceux qui possèdent, la tempérance, la modération, la réserve dans l'usage des biens matériels, font accepter plus volontiers à ceux qui n'ont rien les inégalités sociales et les privations nécessaires. Que les riches se rappellent qu'ils sont les économes des pauvres: la richesse quand elle est sanctifiée par l'aumône, est un agent puissant de paix sociale.

3) Le Pape le rappelle justement: "Les rapports entre le capital et le travail doivent être réglés selon les lois d'une

très exacte justice commutative, avec l'aide de la charité."

Ceux qui connaissent la valeur des mots savent de quoi il s'agit. L'employeur doit sans doute respecter dans l'ouvrier sa dignité d'homme et de chrétien. Qu'il ait soin aussi de remplir, en ce qui concerne le salaire, tout ce que la justice lui impose. L'expérience démontre que la recommandation n'est pas superflue; chez certains, la passion du gain est telle que des obligations, inscrites au cahier des charges, deviennent lettre morte. Dans une société chrétienne il ne faudrait jamais entendre dire que la recherche d'un profit immodéré a privé l'ouvrier d'une partie de la rémunération à laquelle il a droit.

Que tous y ajoutent la pratique de la divine charité. Là où la stricte justice serait trop froide et trop sèche, la charité fait circuler l'huile bienfaisante qui prévient les heurts et assure le fonctionnement harmonieux du mécanisme social.

Notre jeune pays a besoin pour se développer de la paix sociale. Il est naturel que nous voulions y voir prédominer un ordre économique fondé sur la loi chrétienne de justice et de charité. Cette paix et cet ordre, les catholiques l'assureront pour une part certaine s'ils écoutent la voix de leurs chefs et collaborent généreusement à leur action.

\* \* \*

### SAINTE BERNADETTE

---

Comme le dit la chanson, "il était une bergère"... Elle était née le 7 janvier 1844 à Lourdes et avait grandi au sein d'une famille profondément chrétienne. L'innocence de son cœur se reflétait sur son visage; elle avait, dit un contemporain, "des yeux de velours qu'on aurait voulu caresser". Son occupation était de garder des moutons, comme le ferait une petite bergère! Son bonheur était de prier, de dire son chapelet et le jour de sa première communion lui fut bien doux. Le 11 février 1858 alors qu'elle allait traverser un petit ruisseau elle entendit comme un bruit de vent et levant la tête vit une dame majestueuse. Ce fut sa première vision. Elle en eut 17 autres. La dernière lui apparut le 16 juillet 1858. Le monde s'émut. On discuta, on hésita; les

impies se moquèrent. L'autorité ecclésiastique procéda avec la prudence accoutumée. Enfin en 1864 on éleva à Lourdes la première statue. Déjà des guérisons signalées s'étaient opérées. Jean Bouhart, qui assistait à la canonisation du 8 décembre, fut guéri l'année même des apparitions. En 1866 l'on construisit la première crypte. Bernadette assistait à la cérémonie de la bénédiction. Cette année-là elle entra au couvent de Nevers. Elle y prononçait ses vœux l'année suivante. Les premiers pèlerinages officiels furent organisés en 1873. L'univers entier bientôt accourut à Lourdes. Bernadette, ignorée du grand public, mourut en 1879. Elle fut inhumée dans le petit cimetière du couvent. Mais ce n'est pas tout. Voilà que la piété des fidèles s'étend jusqu'à la petite bergère elle-même. La Sainte Vierge n'est pas oubliée certes, mais sa petite servante a aussi une part de sa gloire. Le ciel manifesta par des faveurs signalées combien cette dévotion plait à la Vierge Immaculée. L'autorité ecclésiastique décide d'exhumer le corps de la petite bergère. On trouve les restes vénérés dans un état de conservation parfaite. C'est en 1909. En présence de sa réputation de sainteté et des faveurs qui se multiplient, le Pape ordonne de faire le procès habituel. En 1913 Pie X déclare la petite bergère Vénérable. Ce n'est qu'un premier pas. En présence de nouveaux miracles elle est béatifiée en 1925 par Pie XI. Son corps est de nouveau exhumé en 1929 et on le trouve encore parfaitement composé. Le 8 décembre dernier elle est canonisée. "Il était une petite bergère"... A Rome, dans la basilique ancienne, en présence de 60,000 pèlerins, de 20 cardinaux, de 100 évêques, des représentants des grandes puissances, des sommités du monde entier, sous la coupole de Maderna et le baldaquin du Bernin, au lieu même où Charlemagne fut sacré, dans l'édifice de Bramante et de Michel-Ange, le Saint Père qui commande à trois cent millions de fidèles, a proclamé sainte une pauvre petite fille des Pyrénées, tuberculeuse, qui ne parlait que le patois lorsque commença sa merveilleuse aventure. "Donna e gentil nel ciel", disait Dante. Et ce pauvre Hugo qui parlait des ascensions étonnantes lorsqu'il faisait le panégyrique du Maréchal Ney! Il y avait là des personnes qui avaient connu la petite bergère. Le Saint-Père lui-même est né un an avant la première apparition et il avait plus de vingt ans lorsque Bernadette mourut. Jean-Marie Laffont, que tous les pèlerins de Lourdes ont connu et qui mourut il n'y a que deux ans, la vit en extase!

Son frère Bernard est mort il y a deux ans lui aussi. C'est ce Bernard qu'elle aimait tant et qu'elle éleva comme une mère, avant son entrée en religion. Elle lui écrivait de ne pas demeurer à Lourdes à cause d'elle et était chagrine d'apprendre qu'il avait montré une de ses lettres aux villageois. Cela lui semblait de l'orgueil!

La France est privilégiée et elle demeure la terre des Saints. Le Pape démontre son affection envers la fille aînée de l'Eglise.

Ces canonisations sont une réponse à la campagne de dénigrement que poursuivent en France certains écrivains — Maurras, par exemple — pour prouver que le Saint-Père est pro-Allemand. Aux cérémonies de la canonisation les pèlerins français avaient une place de prédilection. C'était une fête française. Au sortir de la cérémonie, alors que défilait le cortège majestueux des Pontifes et des ambassadeurs, une voix se prit à chanter le cantique si connu à Lourdes: "Ave, Ave, Ave Maria". La foule des pèlerins se joignit à cet hommage spontané et bientôt, dans la basilique antique, roula le son de mille voix chantant en français le cantique que tous les visiteurs de Lourdes connaissent. Ce dut être un moment d'émotion intense, ce cri spontané de milliers d'âmes où il dut se mêler bien des sentiments, de fierté nationale, de piété, de reconnaissance: cette mélodie sans prétention qui dût remuer bien des souvenirs au fond des âmes et faire couler de douces larmes.

\* \* \*

### HOMMAGE A MONSEIGNEUR YELLE

---

A l'occasion de la consécration de Monseigneur Yelle, ses confrères Sulpiciens lui présentèrent leurs hommages dans une réunion intime. M. Garrouteigt lut au nouvel évêque le compliment latin que nous sommes heureux de publier.

In jucundam memoriam conventus fratrum Sulpicianorum ad fratrem Archiepiscopum honorandum in Alma Domo Seminarii Sancti Sulpitii, die vigesima tertia Septembris 1933. Marianopoli, in ecclesia Sanctissimi nominis Mariae, consecratio illustrissimi ac Reverendissimi Aemilii Yelle in Archiepiscopum Arca-diopolitanum et coadjutorem Sancti Bonifatii. Hic autem sub beati Remigii, Rhemensis Archiepiscopi, patrocinio natus, in Seminario Joliettensi et in Majori Seminario Marianopolitani clericali tyrocinio pie ac laudabiliter expleto, sacerdotio initiatus et societati Sancti Sulpitii cooptatus, in Amae Urbis Collegio Angelico laurea donatus, munus sacram theologiam docendi Marianopolitani consecutus brevi dignus visus est qui clericis informandis preaficeretur. Dum autem operi infessus vacaret, humilis in sublime ponendus, formosi pecoris custos, formosior ipse, a Summo Pontifice Pio undecimo in episcopum electus est. Cujus pater agricola, agricola et ipse, ad regiones properat quae albae sunt jam

ad messem, Illi sulpitianis fratribus obsequium praestantibus et vota; ut si forte, apostolorum more, aliquando in lacrymis seminaverit, portans manipulos suos in exultatione metat.

Pater Meus Agricola.

GARROUTEIGT,

Aumonier Monast.

Dames de la C.

### Chronique diocésaine

#### EN VOYAGE

---

Monseigneur Jubinville, vicaire-général et curé de la Cathédrale, est allé refaire ses forces dans le Sud des Etats-Unis. Monseigneur sentait le besoin d'un repos. Il est parti accompagné de M. l'abbé Giroux, curé de la Broquerie, actuellement en repos à St-Boniface. Nous souhaitons à ces deux vétérans du sacerdoce qui ont tant mérité, l'un et l'autre, dans leur sphère respective, un complet regain de forces.

\* \* \*

#### NOMINATIONS

---

Par décision de Son Excellence Monseigneur le Coadjuteur, M. l'abbé Chamberland a été nommé vicaire à Lorette. M. l'abbé Dubuc, ci-devant de Ste-Agathe, remplace M. Chamberland à St-Norbert. M. Lafrenière est allé prêter main-forte à M. Picton, à Ste-Geneviève.

\* \* \*

#### MONSEIGNEUR LE COADJUTEUR EN VISITE

---

Son Excellence Monseigneur le Coadjuteur a été reçu officiellement par les paroissiens de Holy Cross. M. l'abbé Brodeur a présenté ses paroissiens et Son Excellence leur a adressé la parole. Monseigneur a également visité quelques paroisses de la montagne de Pembina, Notre-Dame de Lourdes, Mariapolis et St-Alphonse. Monseigneur a aussi assisté à une cérémonie religieuse à Ste-Anne. Il y a présidé à une réception de Ligueurs du Sacré-Coeur.



Un chrétien doit être toujours prêt à mourir et à communier.

Le P. Olivaint.

### Calendrier du mois

Tableau des Quarante-Heures:

- 1<sup>re</sup> semaine de janvier: Soeurs Grises, Maison Provinciale, St-Boniface.  
Précieux-Sang, St-Boniface.  
2<sup>ème</sup> semaine de janvier: Soeurs Grises, St-Norbert.  
3<sup>ème</sup> semaine de janvier: Le Collège de St-Boniface.  
4<sup>ème</sup> semaine de janvier: L'Hôpital de Kenora.

### Histoire de l'Ouest

## LES REGISTRES DE LA COLONIE DE LA RIVIERE ROUGE

(Suite)

1821. — La page suivante indique sur quoi on s'est basé pour arriver aux chiffres des pages précédentes. Ces renseignements joints à ceux que nous trouvons en 1823 nous permettent de croire que les annales de St-Boniface ont dû enregistrer pour 1821:

85 baptêmes, 9 mariages et une trentaine de sépultures, entre cette année et les trois précédentes.

Le 6 janvier 1821 il y avait au registre de Pembina 267 baptêmes.

Le 25 mai 1821, Monsieur Dumoulin écrivait: "Nous sommes rendus à Pembina à 313 baptêmes; à St-Boniface le nombre est moindre."

Au commencement de juin de la même année, le même Monsieur Dumoulin écrivait: "Nous avons sur les registres de Pembina: 328 baptêmes, 56 mariages, 31 sépultures". Ces données nous permettent d'assigner à l'année 1821: 85 baptêmes environ et 10 mariages. Le nombre de mariages devait diminuer puisqu'on avait réhabilité, aussitôt que possible, ceux qui étaient déjà contractés.

1822. — Disons qu'en 1822 il y eut à St-Boniface 60 baptêmes et 7 mariages. La population de St-Boniface prit la prépondérance cette année-là. Cette année les registres de Pembina ont dû enregistrer 50 baptêmes et 6 mariages.

1823. — C'est cette année que les colons de Pembina durent abandonner le territoire des Etats-Unis et ils allèrent fonder la paroisse de St-François-Xavier de la Prairie du Cheval Blanc (Grantown), parce que M. Grant fut le promoteur de ce mouvement. Cette population fut desservie par les prêtres de St-Boniface et les registres de cette dernière localité renfermaient les actes faits à St-François-Xavier ainsi que ceux accomplis à St-Boniface même. Il est donc tout naturel de trouver des chiffres plus élevés. Ils peuvent se lire comme suit: 130 baptêmes, 20 mariages, 7 sépultures.

Au départ de la population de Pembina, M. Dumoulin reprit la route de Québec. Les registres furent fermés mais on trouve dans un mémoire du zélé missionnaire les renseignements suivants: "Pendant les cinq années que j'ai passées à la Rivière Rouge, le baptême a été administré à 800 personnes tant adultes qu'enfants, 120 mariages ont été célébrés ou réhabilités, et 150 personnes ont été admises à la première communion. Ce sont ces chiffres, avec ceux indiqués en 1821 qui nous ont permis d'assigner comme chiffres probables et même à peu près certains ceux contenus dans les pages précédentes. (Le 18 juillet 1823, Mgr Provencher écrivait à Mgr de Telmesse: "Nous approchons de 900 baptêmes.)

1824. — Les registres de 1824 ont été brûlés, et nous n'avons pour nous guider d'une manière certaine, que les chiffres de 1825 qui, heureusement, ont été en partie préservés de l'incendie. La population n'étant pas beaucoup changée d'une de ces années à l'autre, nous croyons pouvoir dire qu'en 1824 il s'est fait: 150 baptêmes et 28 mariages avec 8 sépultures. Il est bon d'observer que le nombre de sépultures ne donne pas une idée exacte de la mortalité de la population. On voyageait tant à cette époque, surtout en été, que plusieurs personnes mouraient en voyage et étaient enterrées à l'endroit de leur décès.

1825. — Tous les actes de cette année faits antérieurement au 29 mai ont été brûlés, et l'on voit d'après l'énumération de ce qui suit qu'il y avait déjà eu, avant cette date, 50 baptêmes, 8 mariages et 5 sépultures. Les actes du 29 mai au 24 juillet sont conservés. Le 13ème feuillet du registre a disparu dans l'incendie. Le reste de l'année 1825 est complet et la récapitulation qui la termine établit les chiffres suivants d'une manière certaine. 152 baptêmes, 30 mariages et 9 sépultures.

1826. — Les registres de 1826 sont tous consumés. Nous ne pouvons donc que donner des chiffres approximatifs résultant du numérotage des actes tels qu'établis par les fragments de registres qui nous restent. 1826 est l'année de la grande inondation, aussi la population qui commençait à s'accroître assez sensiblement, diminua beaucoup jusqu'en 1829. Les registres de 1826 doivent contenir moins d'actes que ceux de 1825, mais comme l'émigration ne commença qu'en juin, cette année dans son ensemble, a été plus fructueuse que les années suivantes. C'est pourquoi nous portons le chiffre des registres à: 137 baptêmes, 26 mariages et 10 sépultures. Ajoutant le nombre d'actes à ceux inscrits et numérotés pendant l'année 1825, on obtiendrait les numéros suivants: baptêmes 287, mariages 50, sépultures 19.

1827. — Les registres de cette année sont brûlés. La diminution de la population pendant l'année précédente se fit sentir cette année. Les registres ne doivent pas contenir plus de 110 baptêmes, 17 mariages et 8 sépultures. Ajoutant ce nombre d'actes aux numéros indiqués à la fin de 1826, on obtiendrait pour total des

actes enregistrés durant les trois dernières années les numéros suivants: baptêmes 397, mariages 67, sépultures 27.

(A suivre.)

\* \* \*

## LES ARCHIVES DE L'ARCHEVECHE

Lettre du R. P. Taché, Missionnaire Oblat, à sa mère

(Suite)

### 3. Position physique

Nos Montagnais ont un physique assez avantageux; leur taille est peut-être au-dessus de la moyenne. J'en ai mesuré un de six pieds trois pouces. Ils ne sont ni jolis, ni laids. Leur figure est assez conforme au type européen, à l'exception d'une forte saillie dans les pommettes. Leurs cheveux touffus, sont souvent châains pendant l'enfance, mais deviennent toujours noirs, chez les hommes surtout. Leurs yeux, ni grands ni petits, n'ont point cette expression de vivacité et de malice, assez commune aux yeux noirs, surtout ceux des Sauvages; on y lit facilement la douceur et le calme de leur caractère, dont leur physionomie porte l'empreinte. Leurs dents ne sont ni aussi blanches ni aussi régulières que celles de ceux qui, comme eux, se nourrissent d'aliments sans apprêts; elles offrent la variété que l'on remarque chez nous. Une barbe souvent bien fournie et toujours noire, les distingue des autres enfants des bois. Leur genre de vie est plus que suffisant pour leur rembrunir le teint; on en trouve pourtant un certain nombre qui sont loin d'être noirs. Leur nez, ni aquilin ni très saillant, est presque toujours un peu aplati, par l'extrémité et ne présente pas cette indéfinissable variété que l'on trouve dans d'autres pays: je n'en connais qu'un dont les proportions puissent offrir quelque chance de succès dans une exhibition de cette intéressante partie de nous-mêmes. Ils ont le pied délicat et assez mignon; à l'exemple de nos Damoiseaux, ils cherchent à tirer vanité de ce prétendu avantage. Les femmes, dans cette partie-ci du moins, sont petites, un degré considérable d'embonpoint leur fait gagner en largeur ce qu'elles perdent en hauteur. Le désir de plaire et surtout l'amour de la toilette, si ordinaire aux femmes (et je sais même sur ce fait bon nombre d'hommes qui sont femmes) a plutôt besoin d'être excité que réprimé en elles. Quoique ennemi du luxe, je suis forcé de m'en faire ici l'apôtre. Nos Sauvagesses, dit-on, ne sont pas laides; mais il faut un oeil mieux exercé que le mien pour leur trouver des charmes par-dessous l'épaisse couche de crasse ou de graisse qui leur sert de voile, sur lequel une courte chevelure s'étend

avec une capricieuse négligence, jusque dans leur bouche. Trop souvent, le désir de plaire fait négliger aux femmes certaines convenances, dont l'oubli les rend méprisables; rien de semblable chez nos Montagnaises. Comprenant que les habits ne nous sont donnés que pour nous couvrir, elles en tirent la conséquence parfaitement logique qu'elles sont d'autant mieux vêtues qu'elles sont plus cachées. Les mères pourtant font souvent exception dans l'exercice de leurs devoirs maternels. Je crois vous avoir déjà parlé ailleurs de la toilette des femmes; qu'il me suffise d'ajouter ici, qu'à moins d'en être témoin, il est impossible de se faire une idée de la dégoûtante malpropreté qui la caractérise. Le costume des hommes est assez semblable à celui de nos paysans; ils se procurent leurs habits dans les magasins de la Compagnie, où on les reçoit tout confectionnés d'Angleterre. Les pantalons seuls sont peu en usage, ils se remplacent par les mitasses et un inexplicable lambeau de drap, auquel on donne le nom de brayet. À l'automne, quand ils viennent de prendre leurs crédits, les hommes ont un certain air d'aisance; leurs capots bleus ou blancs, leurs mitasses noires, blanches ou rouges, leurs bonnets écossais et leurs ceintures colorées sembleraient faire croire qu'ils vivent, sinon dans l'opulence, du moins dans une honnête médiocrité. Hélas! que la scène est différente au printemps, pitoyable est le coup d'oeil qu'ils présentent alors.

Une chose particulière à nos Sauvages, c'est que, quoique très avides de beaux et bons habits, ils n'ont aucun goût quelconque pour les vaines parures; jamais de rassades, ni colliers, ni pendants d'oreilles, ni rien de semblable. Toujours ils préfèrent le solide au frivole. Aucun ornement dans leurs chevelures; elles pendent en désordre sur leurs épaules. Les hommes qui, généralement, sont mieux peignés que les femmes, se rasent les cheveux à la hauteur des yeux toute la largeur du front. L'art de la parfumerie n'a point encore atteint ici un haut degré de perfectionnement. Il consiste tout simplement à prendre un morceau de graisse quelconque et à s'en frotter les cheveux, le visage et les mains avec une prodigalité sans bornes. Hommes, femmes et enfants, tous aiment le brillant poli qui résulte de cette opération. Il faut avouer qu'elle a un précieux avantage, celui de détruire la surabondance de la population, qui, retranchée dans la forêt de leur chef, envoie de nombreuses colonies peupler jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'individu. Cet implacable ennemi du repos des humains semble aimer la population montagnaise, quoiqu'elle lui ait décerné la peine du Talion. Oui, dent pour dent. Un Montagnais, mais surtout une Montagnaise, se sent-elle pressée par quelque géant de l'espèce, elle le saisit avec une dextérité étonnante et lui fait trouver entre ses dents, une mort digne de sa piquante audace. Le soin de détruire la vermine leur fait quel-

quefois oublier les règles de la modestie, mais le tout sans malice, et, si elles souffrent autant que leur pasteur, de se sentir ainsi mangées vives, je crois qu'on peut leur pardonner ces petits écarts.

Avant l'arrivée des Européens ici, la dépouille des animaux, surtout celle des cariboux, servait exclusivement d'habits à nos Montagnais. Je ne sais pas trop quelle en pouvait être la forme; il y a tout lieu de croire qu'elle n'était guère sujette aux capricieuses variations de la mode. J'ai pu me procurer plus de renseignements par rapport aux différents ustensiles dont ils faisaient alors usage. Leurs haches étaient faites avec le bois des cariboux, leurs couteaux croches avec les dents de castors, leurs autres couteaux, tranches (pour percer la glace), leurs hameçons et dards étaient des pierres dures et tranchantes, leurs alènes et aiguilles étaient des épines de poissons dorés. Leurs cuillères faites de bois ou de la corne de boeufs musqués. Comme les inventeurs d'allumettes phosphoriques n'avaient point encore fait part au monde de leur précieuse découverte, nos Sauvages se contentaient bonnement de tirer l'étincelle du choc de deux cailloux. On comprend facilement combien ces différents objets sont peu propres à l'usage qu'on en faisait, et que nos Sauvages ont dû recevoir avec une grande joie tous ceux que leur apportaient les Européens. Outre l'hameçon, les Montagnais connaissaient l'usage des rêts, ils remplaçaient le fil avec de la babelle. J'ai vu de ces rêts, ils sont mieux que je ne l'aurais cru. Leurs armes pour la chasse et la guerre étaient l'arc et la flèche et quelques dards. N'ayant point de chaudières, ils faisaient bouillir leur nourriture dans des plats d'écorce, de bois ou de pierre, au moyen de cailloux rougis au feu. Souvent, même actuellement, la panse d'un animal leur rend cet important service; ils y renferment la viande avec de l'eau et suspendent le tout du côté du feu; ils lui impriment ensuite un mouvement de rotation jusqu'à ce que le tout soit en complète ébullition. Ils prétendent qu'une viande ainsi préparée mettrait en défaut l'habileté des meilleurs gastronomes. Ce que je sais, c'est qu'il faut être des leurs pour aimer les épices qu'un oeil trop indulgent laisse dans les replis de ce singulier chaudron. Nos aimables ouailles sont encore plus malpropres dans leur nourriture que dans leurs vêtements. Vous me dispenserez, je suppose volontiers, de vous prouver cette assertion. Je vous assure que, quoi que pas très délicat, à cet égard, leur vue m'a fait bondir le coeur assez de fois pour que vous puissiez m'en croire sur parole. Nos Montagnais sont excessivement gourmands. Leur sert-on quelque chose, ils commencent à palper le tout, puis ils choisissent les parties succulentes, qu'ils dévorent avec une glotonnerie dégoûtante. La viande grasse et la graisse sont leurs mets favoris. L'usage de la fourchette est inconnue parmi eux;

voici comment ils y suppléent. Ils prennent la viande de la main gauche, la saisissent entre les dents, puis le couteau arrive pour accorder à la bouche tout ce qu'elle peut contenir. Les premières fois que je fus témoin de ces scènes, je croyais à tout moment voir tomber quelque bout de nez dans le plat, mais non, leur habileté en ceci n'est égalée que par la vivacité avec laquelle l'opération s'exécute. Un morne silence règne tout le temps; on voit qu'il y va de la vie. Quand la portion est épuisée, chacun se lèche les doigts et les essuie à sa chevelure. On se regarde avec complaisance, quand le repas a été copieux; alors les propos recommencent. Pendant ce temps, l'estomac, étonné du traitement qu'on lui a fait subir, s'efforce de revenir de sa surprise; quelques détonations de haut étage rétablissent l'équilibre et voilà qu'on est prêt à recommencer. Ce qui m'étonne, c'est que les indigestions sont inconnues. Après des jeûnes rigoureux, on s'encombre l'estomac d'une quantité prodigieuse des aliments les plus substantiels, et cela sans le moindre inconvénient.

Nos Sauvages habitent dans des loges ou tentes faites de peaux. La forme en est conique, le diamètre de la base du cône varie suivant le nombre de ceux qui l'habitent. Le feu est au milieu. Tous sont assis à la mode orientale ou couchés suivant la coutume aussi des mêmes peuples. Ces loges me paraissent la dernière habitation désirable. Pour ma part, je ne puis m'y faire; je n'en suis jamais sorti sans y avoir pris la crampe. Quoiqu'il y ait un certain ordre dans la distribution des places, néanmoins cet ordre varie, j'ai remarqué avec peine qu'il n'y a que les vieilles qui aient une place fixe: c'est la plus mauvaise, à l'entrée, où il leur faut disputer, avec tous les chiens de la famille, la petite portion de terrain qui leur est assignée.

En hiver surtout, les Montagnais sont dispersés, rarement on voit deux ou trois loges en un même endroit, et ce n'est toujours que pour peu de temps. En été, ils se réunissent en plus grand nombre. Ici encore se découvre toute leur malpropreté. Il suffit qu'une nécessité soit naturelle, pour qu'on se croit autorisé à la satisfaire "coram sole et populo".

Que de fois j'ai regretté de ne pouvoir mettre en force cette loi du Deutéronome, qui ordonnait aux Juifs de porter un bâton pointu à leur ceinture, et l'usage qu'ils en devaient faire. Ce passage des Livres Saints a peut-être fait rire quelques esprits forts ou faibles; je voudrais pour leur confusion, qu'on leur fit faire la revue d'un camp montagnais. A moins d'être complètement privés de la vue, du tact et de l'odorat, ils comprendraient facilement que le divin Législateur s'y entendait mieux qu'eux et que la plus petite de ses ordonnances est marquée au coin de la plus profonde sagesse.

Nos Montagnais vivent de la chasse. L'original, le caribou,

le cerf et le boeuf sauvage, constituent leur principale nourriture. Quoique manger du poisson leur paraisse chose pénible, ils sont néanmoins obligés de s'y résigner, depuis quelques années surtout. Trop heureux quand la pêche ne leur manque pas aussi. Or! que leur sort était digne de pitié avant qu'ils entendissent parler de religion. Naître dans les pleurs, pour vivre dans la souffrance et mourir sans espoir, était alors tout l'abrégé de leur histoire. On peut encore leur appliquer à la lettre ces énergiques paroles du patriarche de la douleur: "L'homme né de la femme, vit peu de temps, il est rempli de misères." Il y a une misère extrême et générale qui étonne, et qui suppose, dans ceux qui y sont sujets, une capacité de privation dont ne peuvent point avoir l'idée ceux qui sont habitués à un autre ordre de choses. Vous savez qu'en général les Sauvages vivent au jour le jour; ce qui fait que quelquefois ils sont dans l'abondance et le lendemain dans le besoin. Nos Montagnais, beaucoup plus prévoyants que les autres, sont, à la vérité, moins exposés à des privations inévitables. Il arrive néanmoins souvent que la pauvreté des temps et des lieux met leur prévision à défaut. Je demandais un jour à l'un d'entre eux, s'il avait déjà été jusqu'à trois jours sans manger. Il partit d'un éclat de rire, et ajouta: "Tu n'as pas beaucoup d'esprit pour un homme de ta position: tu ne sais donc pas comment nous vivons: j'ai été jusqu'à huit jours sans prendre une seule bouchée, ni moi, ni ma femme, ni mes enfants."

(A suivre.)

### Nécrologie

Madame David Senez, mère de M. l'abbé Lucien Senez, curé de Somerset, décédée et inhumée à St-Boniface.

Madame Lafrenière, mère de M. l'abbé Lafrenière, décédée en province de Québec.

Ernest Toupin, autrefois portier à l'archevêché, décédé à St-Boniface.

R. I. P.



Il ne faut pas trop regretter la jeunesse; à quoi sert-il de vivre si on ne voit pas la beauté des années qui nous rapprochent peu à peu des lumières qui luisent au delà de l'aventure terrestre.

\* \* \*

Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans les mains sales. Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semences de crimes.

Louis Veillot.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA  
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 57491380 8